

Le transfuge

Dans une petite rue de Paris, en 1925, un homme venait de rentrer dans un petit salon de coiffure. Cet homme, qui devait bien avoir 40 à 45 ans, portait une chemise blanche avec une épaisse veste noire posée nonchalamment sur ses épaules. Il marchait d'un pas plutôt précipité et, aussitôt arrivé dans le salon, il demanda à voir M. Ferdinand, le patron du salon. L'apprenti lui répondit :

« Et qui êtes-vous pour requérir le déplacement de notre patron ?

– Je suis un de ses amis, et puisque vous exigez que je me nomme, je suis Guillaume de Clermont, journaliste de renom et correspondant de M. Ferdinand. »

Après une seconde de silence, coupant dans son élan la répartie de l'apprenti, Guillaume continua :

« Je vous retourne la question, et vous, qui êtes-vous pour me parler ainsi ?

– Il s'appelle Vellore ! cria l'employé.

– Votre nom ne me dit absolument rien, et mon patron m'en aurait parlé s'il devait être dérangé par un inconnu aujourd'hui, reprit Vellore blessé dans son amour propre.

– J'irai donc le chercher moi-même ! conclut de Clermont. »

Sans attendre, il monta à l'étage, non sans que Vellore essaie de l'en empêcher. Il s'en détacha d'un revers du bras, et arrivé devant la porte de l'appartement de M. Ferdinand, il s'arrêta, et attendit. Le fauteuil dans lequel il s'assit devait sûrement être un vieux fauteuil, cependant il était d'une propreté et d'un confort agréable, recouvert d'un tissu rouge brodés de fleurs jaunes d'or qui s'entremêlaient. Quelques secondes plus tard, M. Ferdinand, le patron du logis, ouvrit la porte et s'exclama : *« Eh bien, que me vaut l'honneur de votre visite, mon cher, et pourquoi votre arrivée cause-t-elle un tel raffut dans mon salon ?*

– Je m'excuse, mon ami, mais j'aimerais vous demander l'autorisation pour quelque chose qui me tient à cœur. Cependant, sans votre bon vouloir, je ne pourrais malheureusement pas le faire. Quant au dérangement, veuillez m'en excuser, mais un de vos employés, un certain Vellore, a essayé de m'empêcher de venir, ne parlez-vous donc pas de vos amis à vos employés ? demanda-t-il en riant.

– Vous êtes tout excusé pour cette affaire, et croyez-moi, mon employé ne vous ignore aucunement, Vellore est le seul. Je ne l'ai pris en apprenti que depuis quelques jours. Mais passons ! Vous me parliez d'un projet qui vous tient à cœur, qu'est-ce donc et en quoi avez-vous besoin de l'autorisation d'un simple coiffeur, vous qui êtes si renommé ? ... Entrez donc ...

– Pas de ça entre nous, voyons ! Premièrement, laissez-moi vous expliquer la cause de cette venue : ce matin, au bureau, un de mes secrétaires – ils sont aussi informateurs à leurs heures (presque) perdues – me fit savoir que beaucoup de nos lecteurs désiraient avoir sous les yeux le début d'une correspondance, courte ou longue, authentique, certainement pas fictive et pleine de sensibilité entre deux amis de longue date. Voilà que tout de suite germe dans mon esprit l'idée de faire connaître notre correspondance. Êtes-vous avec moi ?

– De tout mon être ! »

Le 29 février 1920

Cher ami,

Vous me manquez. J'espère que vous allez bien, et que votre commerce à Saint-Brieuc ne rencontre plus d'obstacles. Depuis que je vous ai rencontré, il y a deux mois, vous n'avez cessé de m'impressionner et croyez-moi, dès que je vous ai quitté, le 3 février, il m'a tardé de vous écrire. Vous m'en voyez même désolé, car connaissant la situation dans laquelle vous vous trouviez, je savais que vous deviez vous donner avec acharnement à votre travail, sans avoir le temps de m'écrire.

Je voudrais vous parler d'une très belle chose qui m'est arrivée ; je suis sûr qu'elle vous réjouira tout autant que moi. La voici : avant-hier matin, en allant au bureau, un de mes amis m'arrêta à la porte du sien et me regarda fixement. Je lui demandai ce qui se passait, et lui de me répondre que le directeur l'avait chargé de me remettre un chèque de 2000 F, en plus de mon salaire de 4000 F, car j'étais le meilleur employé du mois. J'ai donc décidé, en me souvenant de la difficulté financière dans laquelle vous vous trouviez de vous envoyer cette récompense en signe de soutien et d'amitié. Vous trouverez la somme en chèque reliée à la lettre.

Au plaisir de vous aider.

M. de Clermont

Le 5 mars 1920

Salut cher ami,

Vous me manquez tout autant. Je vous remercie de votre sollicitude, et depuis votre départ le mois dernier, mon commerce s'est petit à petit relevé. Je suis moi-même désolé de ne pas vous avoir écrit, car cela fait bien deux semaines que je n'ai plus de problème devant moi. Je suis d'autant plus content de votre bonheur puisqu'en plus de me raffermir dans ma position et de me permettre de faire des rénovations dans mon salon, il m'a permis de m'affranchir des quelques petites dettes que je devais encore rembourser.

Ah, si seulement, comme vous, j'avais de la culture, j'aurais un bon métier, un bon salaire, et pas de dettes. Dans la vie, monsieur, vous ne pouvez pas vous figurer ce que la culture est nécessaire. Savoir tenir une conversation, c'est plus de la moitié du principal. Prenez-moi en exemple, voyez mes lettres, pensez-vous que je les écrive moi-même, que je sache organiser mon propos comme vous le lisez ? Non ! C'est mon fils qui, parce qu'il apprend à l'école, le fait ; moi, la seule éducation que j'ai eue, je l'ai reçue de mon père, qui l'avait lui-même reçue de son père, et ainsi de suite. Cette éducation, la voici : j'ai appris à travailler, j'ai appris à cuisiner, j'ai appris à m'occuper de la famille, j'ai appris à négocier, et finalement, je n'ai appris qu'à parler, qu'à parler avec les gens qui me ressemblent, c'est-à-dire qui n'ont aucune force. Vous-même, quand je ne vous connaissais qu'à peine, vous m'intimidiez, vous m'embarrassiez.

Je sais juste parler comme les pauvres bougres de chez nous. C'est pour cela que j'envoie mon fils, Alexandre, au lycée, et je ne sais pas si je l'y laisserai jusqu'au bachot – mes moyens pourraient m'en empêcher –, mais qu'importe, je l'y laisserai le temps qu'il prenne une bonne culture, et que, contrairement à moi, il puisse disposer d'au moins deux des trois ressources nécessaires pour être respecté dans cette société, les deux seules que je peux lui offrir pour être respecté dans cette société : l'éloquence et l'écrit. L'héritage qu'il recevra de moi est malheureusement trop maigre. Ce n'est pas son père qui le rendra riche, ni qui lui permettra d'aller étudier à Paris.

En outre, il voudrait vous transmettre ses plus sincères remerciements, c'est une âme tendre, contrairement à maints adolescents de son âge, et il a été très sensible à votre action amicale.

Merci encore,

M. Ferdinand

Le 8 mars 1920

Mon ami,

Je ne sais comment vous consoler, je ne sais comment vous rendre l'espoir, mais je vous dirai deux choses : la première, soyez fier de votre fils ; la deuxième, je ne suis qu'un orphelin, je n'ai eu que mon grand-père pour m'élever, et je ne suis allé au lycée que grâce à la chance que j'ai eue d'obtenir une bourse. Si j'y suis arrivé, votre fils y arrivera aussi. Ne perdez pas espoir.

Enfin, je suis dans le regret de vous annoncer que notre correspondance, à peine commencée, sera déjà interrompue. Je me dois dans ce cas de vous expliquer la raison de cette coupure. Le lendemain de l'envoi de la première lettre, mon supérieur, M. Derson, me convoqua dans son bureau. Il me parla en quelques mots de l'envie de nos lecteurs d'avoir des photos authentiques de pays reculés. Il fit une annonce dans le journal, afin d'expliquer à nos lecteurs qu'ils auraient la chance d'avoir ces photos pour l'année prochaine – ce qui aurait sûrement pris plus d'un an pour une autre compagnie. Ayant été le meilleur journaliste du mois dernier, c'est donc moi qu'il a chargé de prendre ces photos, et d'en faire naître un article.

Je dois partir lundi prochain, le 15 mars, parcourir la Chine, le Japon, le Mexique, et le Brésil et être de retour à Paris le mercredi 27 avril 1921, afin que ces photos puissent paraître dans le numéro du mois de mai.

Avec regret,

M. de Clermont

Le 13 mars 1920

Je vous souhaite le bon jour,

Mon ami, vous m'en voyez heureux, et triste en même temps. Je voudrais vous dire de vous consoler, car cette histoire vous permettra peut-être d'être promu par vos supérieurs. Je suis moi-même triste en apprenant que notre échange sera suspendu... Ah ! si seulement, si seulement, mon fils pouvait venir avec vous ! Cela m'aurait grandement réjoui, car je sais qu'avec vous, il connaîtra cette partie de la société que je ne connais pas, parlera comme un mondain, et qu'il ne manquera pas d'éducation. Malheureusement, je n'en ai ni n'en aurai les moyens. Mais il vient découvrir Paris. Il se rendra chez sa tante, à Montparnasse. J'en profite pour lui demander de vous porter cette lettre, et de vous faire mes adieux. S'il vous plait, revenez-nous en bonne santé.

Afin de vous rendre la bonté que vous avez eu à mon égard lorsque j'étais en difficulté, je vous envoie par la main de mon fils - mes affaires ayant assez fructifié pour que je puisse me le permettre - un chèque de 3000 F, afin de vous rembourser – quoique vous ne me l'avez jamais demandé. L'argent est retirable dans toutes les banques de France, donc même si vous n'avez pas le temps de le retirer tout de suite, vous pourrez récupérer la somme en passant par une autre ville.

Bon voyage,

M. Ferdinand

Le 15 mars 1920

Mon ami,

Je pars aujourd'hui. C'est avec joie que j'ai reçu votre fils, qui me fit une très belle impression – il sait d'ailleurs très bien tenir une conversation. J'ai voulu vous faire une surprise de dernière minute, et, avec l'assentiment de votre fils, je prendrai sur le budget qui m'est alloué et qui est conséquent de quoi financer son voyage avec moi. Je souhaite que vous vous portiez à merveille durant la prochaine année, attendant avec impatience la date de nos retrouvailles. Pour les courses qu'il devait faire aux Halles, je m'excuse

Adieu,

M. de Clermont

Le 25 décembre 1920

Bonjour papa,

J'ai voulu t'envoyer cette lettre pour te dire que tu me manques, et pour te souhaiter un joyeux Noël, ainsi qu'un beau réveillon, passe aussi mes salutations aux vieux amis.

Bonne année,

Alexandre

Le 22 janvier 1921

Bonjour papa,

Je t'envoie cette lettre, sous le regard de ton ami – qui n'est pas loin de devenir le mien –, afin de te raconter assez brièvement le commencement de notre voyage. La semaine suivant notre départ, nous arrivions en Russie. Le froid, intenable. Nous tremblions littéralement de tout notre corps. Fort heureusement, la population de ces contrées fut assez accueillante, malgré quelques différences quant aux habitudes, nous nous intégrâmes vite. Nous rencontrâmes même un francophone, qui, pour quelques roubles soviétiques, nous servit d'interprète afin de communiquer avec les gens. En Russie, il n'arriva rien de grave, ou de spécial, cette partie du voyage se déroula sans difficulté notable, et nous fûmes vite à la frontière, dans la ville de Blagovetchensk. Après avoir présenté nos papiers, et expliqué la raison qui nous menait dans ces contrées reculées – vous savez que la Chine et la Russie ne sont pas en bonne entente –, ils finirent par nous laisser passer en Chine. Je garde donc un très bon souvenir de la Russie, quoique difficilement vivable, c'est un pays aux habitants très agréable.

En Chine, nous nous dirigeâmes directement vers notre premier objectif, la Grande Muraille de Chine, je t'envoie d'ailleurs une photo de nous devant cette merveille. Après avoir pris nos photos, nous sommes allés à la capitale Beijing, afin de prendre des photos des palais, avant de rejoindre Yokohama, au Japon. La Chine me parut être un beau pays, et ces monuments me laissèrent souvent sans voix. Même à Mexico, je repense encore à cette grotte de Longmen, un sanctuaire de sculpture qui me laissa sans voix.

De Yokohama, nous roulâmes vers Tokyo. Nous fîmes en deux heures un trajet de 30 km à vol d'oiseau (les détours des routes l'allongèrent à 45 km). À Tokyo, nous avons pris en photo le palais impérial, et sommes

partis en direction de Chichibu, à 80 km. J'étais excité à l'idée de découvrir le Japon, et mon attente ne fut pas déçue, l'art, la culture, la beauté de ce pays sont encore plus grands que ce que j'avais imaginé, ou que ce que l'on m'avait dit. A la fin de notre séjour, nous prîmes un steamer vers Manzanillo, au Mexique, le 30 décembre. Le voyage jusqu'à la côte mexicaine me fit beaucoup de bien, si je ne parle pas de la faible mélancolie (qui peut parfois faire du bien) qui m'envahit en voyant ce gigantesque espace bleu.

Nous sommes aujourd'hui en arrêt à Mexico, nous préparant pour descendre au Brésil. D'ailleurs, le Mexique, après un temps de révolution, de révoltes et de coups d'état est maintenant dans une paix qu'on ne saurait décrire.

Ton cher fils, Alexandre

Le 1^{er} mai 1921

Cela fait longtemps,

Monsieur, je découvre avec joie votre article dans le journal. Je me dis que vous êtes de retour à Paris, mon fils, il va bien ? Il y a quelques jours, une carte est arrivée, il était près de vous sur une photo devant une sorte de mur qui s'étendait jusqu'au ciel. Gardez mon fils avec vous, je fais mes bagages. Je veux dire aussi, pendant que vous étiez en voyage, la Providence a béni mon affaire. Mes chiffres sont montés en flèche. Je veux venir près de vous, j'ai quelques personnes de confiance parmi les grands employés, j'en place une à la tête de ce bâtiment et m'acquiesce une extension à Paris, que je dirigerai moi-même, seul, ou avec mon fils. Je pars après-demain, j'arrive en diligence dans deux jours à trois heures. Attendez-moi rue du Petit-Chapiteau, n°10, à trois heures dans l'après-midi.

P.S. : J'ai essayé d'écrire, avec mes grosses mains qui tremblent, et à la lueur d'un petit chandelier, pardonnez-mes fautes de français.

À tantôt.

M. Ferdinand

Le 3 mai 1921

Quelle bonne nouvelle,

Mon ami, c'est avec une grande joie que j'apprends cela ! Puisque je vous donnerai cette lettre en main propre, elle ne servira certainement pas à grand-chose, mais je tiens quand même à vous l'écrire.

D'abord, rassurez-vous ! Vos grosses mains écrivent bien, certes, moins bien que votre fils mais mieux que bien des gens.

Votre enfant se porte à merveille. Il m'a non seulement été d'une grande aide durant tout le voyage – il m'aida notamment à rédiger une large partie d'un article –, mais il fut également d'une très bonne compagnie. Le journal chez lequel je travaille me proposa même de lui permettre de venir faire ses études à Paris, afin qu'en même temps, il puisse me servir d'aide rédactrice.

Passons outre, vous êtes réellement proche de chez moi, – j'habite rue du Grand-Chapiteau, n°5 –, il me semble donc que notre correspondance risque de devenir obsolète ; cependant je vous prie de vouloir la prolonger. Vous trouverez sûrement cela égoïste, mais je vous en supplie, cela me procure un sentiment que je ne saurais décrire : l'attente, l'amitié, l'impatience, la volonté de connaître la volonté de l'autre, l'envie de connaître l'envie de l'autre (je me répète, ah) ; continuons donc, ... si tel est votre désir. Autre chose, le 16 mai (jour férié), j'organise un petit dîner chez moi, je vous y invite, et afin de tout faire en bonne et due forme, vous trouverez relié à l'enveloppe (c'est devenu une manie) un petit billet d'invitation.

À lundi,

M. de Clermont

Le 16 avril 1923

Cher père,

Je voudrais pouvoir t'embrasser, tu me manques tant. Si je t'écris dans cette double lettre, c'est pour partager avec toi mon bonheur. Comme tu le sais, grâce aux recommandations de notre cher ami, de Clermont, j'ai pu obtenir un poste dans le journal dans lequel il travaille, et qu'il dirige aujourd'hui. Je commençais donc en tant qu'aide rédacteur, comme il a dû te le dire dans sa lettre du 3 mai d'il y a deux ans. Cependant, mon poste en tant qu'aide rédacteur fut de courte durée. Quelques semaines après l'avoir obtenu, De Clermont devint éditeur en chef. Il fit de moi son secrétaire, et me permit ainsi de faire des études à Paris. Je suivis son

conseil de faire des études de droit. Je les commençai en août 1921 et suis aujourd'hui dans ma deuxième année. Selon mes professeurs, je suis un bon étudiant. Je réussirai sûrement dans sa vie.

J'ai aussi, depuis le 14 juin 1922, une amie. Je l'aime beaucoup, et elle encore plus. Si cette lettre n'était pas une double lettre, je t'aurais dressé une liste d'au moins cent qualités qui la distinguent. Elle m'encourage beaucoup dans mes études, et a hâte de te rencontrer. Je lui ferai la surprise de te connaître le jour de notre anniversaire de rencontre ; je suis sûr qu'elle te plaira.

En tout cas, je suis en bonne voie pour devenir avocat, et je suis bien rémunéré dans le travail que je fais actuellement près de notre ami, en tant que secrétaire. Je te laisse découvrir la lettre de M. de Clermont.

Cher ami,

Je suis aujourd'hui avec votre fils à Lille pour l'après-midi. Nous nous portons merveilleusement bien et vous espérons de même.

Je voulais vous dire seulement deux choses, pour ne pas en dire trop et ne pas en dire trop peu. La première, c'est que je viendrai vous rendre visite, sûrement dans quelques semaines, je vous en parlerai plus profondément dans une autre lettre.

La deuxième, c'est que je vous félicite, non seulement vous, mais aussi votre fils. Vous, pour avoir donné à l'humanité un individu comme votre fils, qui est vraiment un joyau de la nature. Lui, pour sa capacité d'adaptation dans la société, l'art de la conversation par lequel il s'impose même auprès des gens de pouvoir, son avenir qu'il dessine d'une main ferme... On peut dire de votre fils que c'est l'image même du transfuge.